



# Faire l'histoire de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle québécois

Manon Brunet

Volume 38, Number 4, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304306ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304306ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet, M. (1985). Faire l'histoire de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle québécois. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(4), 523–547.  
<https://doi.org/10.7202/304306ar>

## FAIRE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DU XIX<sup>e</sup> SIECLE QUÉBÉCOIS

MANON BRUNET  
Département d'études françaises  
Université de Montréal

En général, s'il faut qualifier crûment les choses pour attirer l'attention sur des problèmes, l'histoire de la littérature est pauvre, dans le sens qu'elle éprouve une difficulté sérieuse à se détacher de la critique littéraire<sup>1</sup>. Tant que le texte sera considéré comme *la* littérature, parce qu'il se trouve la manifestation à l'oeil nu de tout un processus social au niveau symbolique notamment, le dilemme demeurera et l'«histoire» littéraire devra se contenter d'interprétations herméneutiques et de jugements de valeur, au lieu d'*explications* basées sur des observations de la réalité littéraire.

C'est pourquoi, dirions-nous, ce qui contribue surtout à reléguer l'histoire littéraire au second plan, ce n'est pas tant, comme on serait facilement porté à le croire à bon droit d'ailleurs au niveau empirique, le manque d'instruments de travail capables de fournir la matière première nécessaire à la construction de ce discours, c'est plutôt l'absence de réflexion méthodologique sur ce genre de discours critique en littérature qui l'empêche de se renouveler, bien qu'on parle à profusion autour de nous d'histoire-modèle et de ses nouveaux objets depuis plus de trente ans. Il serait trop long, dans le cadre de cet article, de montrer pourquoi et comment une crainte paralysante de parler et de faire l'histoire littéraire s'est installée depuis le discrédit jeté sur l'entreprise de Gustave Lanson, discrédit qui commence tranquillement à se résorber grâce à une nouvelle façon d'envisager les rapports entre théorie et histoire littéraires<sup>2</sup>. Mais l'on peut reconnaître à dessein que si l'on a fait au Québec plusieurs anthologies, bibliographies et analyses partielles de la littérature québécoise, toutes choses nécessaires par ailleurs, l'on s'est peu attardé à savoir quelle serait leur véritable utilité pour une histoire littéraire explicative, c'est-à-dire qui prendrait en compte les diverses pratiques littéraires qui procèdent et donnent lieu à autant de définitions différentes de la littérature. L'histoire littéraire, comme les instruments de travail premiers qu'elle se donne, est à la mesure des questionnements qu'elle se permet sur le fait littéraire. C'est

<sup>1</sup> Voir à ce propos, Jean Starobinski, «La littérature: le texte et l'interprète», dans Jacques LeGoff et Pierre Nora, éd., *Faire de l'histoire: nouvelles approches* (Paris, NRF Gallimard, coll. «Bibliothèque des histoires», 1974), 168-182.

<sup>2</sup> Cet article veut donner un aperçu d'une thèse de doctorat qui s'intéresse à l'historiographie littéraire et aux processus de socialisation de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle québécois, *La littérature française du Québec de 1764 à 1840: essai pour une sémantique historique* (Montréal, Université de Montréal (études françaises), 1984), 555 p.

ce que nous voudrions montrer dans cet article en nous rapportant aux travaux réalisés sur un «corpus» comme la littérature française<sup>3</sup> du XIXe siècle au Québec, pour compléter les remarques pertinentes déjà formulées par David Hayne<sup>4</sup>.

\*

La littérature du XIXe siècle est la bête noire de notre histoire. C'est cette période de l'avant-littérature québécoise qui, pour la plupart, comme le soulignaient encore dernièrement Maurice Lemire et Aurélien Boivin, «n'acquiert pas sa physionomie définitive avant 1940»<sup>5</sup>. S'y intéresser, c'est faire oeuvre de bénédictin et/ou de missionnaire par nécessité, car après tout il faut bien en parler, et finalement montrer son appartenance à la vieille garde dans les études littéraires. Certes, des travaux récents, comme ceux menés à l'Institut québécois de recherche sur la culture ou ceux d'un Yvan Lamonde qui s'attardent à d'autres activités de la société québécoise au XIXe siècle<sup>6</sup> (culture ouvrière, sport, espace urbain, économie régionale, etc.), ont pu faire (re)-naître, raviver d'une certaine manière le goût d'étudier la littérature vétuste de ce siècle. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'il semble difficile, encore maintenant, d'analyser les pratiques littéraires de cette série culturelle en n'omettant pas «surtout de prendre en compte la définition de la littérature que l'institution de la série culturelle proposait»<sup>7</sup>.

Bien souvent, en effet, d'entrée de jeu dans nos analyses, même dans les cas où est remis le vieux schéma explicatif qui déplore «qu'elle ne soit pas de la même qualité esthétique que son aînée, la littérature française romantique»<sup>8</sup>, la littérature du XIXe siècle reste envisagée

<sup>3</sup> On oublie souvent qu'il y a une littérature anglaise au Québec, et principalement durant le XIXe siècle, à Montréal qui comptait alors une population majoritairement anglophone. Voir la revue littéraire *The Literary Garland* (1838-1851) et l'accueil favorable réservé aux nombreux récits de Madame Rosanne Eleanora Mullins-Leprohon, traduits en français à l'époque.

<sup>4</sup> David Hayne, «Problèmes d'histoire littéraire du XIXe siècle québécois», *RHLQCF*, 2 (1980-1981): 44-52, et aussi, de manière générale, Maurice Lemire, sur «Les difficultés d'écrire l'histoire littéraire au Québec», *idem*, 25-32.

<sup>5</sup> Maurice Lemire et Aurélien Boivin, «A la découverte de la littérature québécoise: un siècle d'histoire, 1840-1940», dans René Bouchard, dir., *Culture populaire et littératures au Québec* (Saratoga, Californie, Anma Libri & Co., coll. «Stanford French and Italian Studies», no 19, 1980): 83. Jean Marmier, dans son article sur «Les ouvrages d'histoire littéraire française et la littérature du Canada» (*Études canadiennes*, 12 (juin 1982): 125-134) fait aussi remarquer le peu d'importance accordée au XIXe siècle dans ces ouvrages lorsqu'on parle de la littérature québécoise, quand on ne l'évacue pas tout simplement, comme dans l'histoire littéraire des Éditions sociales (1980).

<sup>6</sup> Voir le bilan fait à ce sujet par Yvan Lamonde, «La recherche sur l'histoire socio-culturelle du Québec depuis 1970», *Loisir et société*, 6,1 (printemps 1983): 9-41, et les articles parus dans ce numéro consacré au loisir et à la culture populaire au Québec aux XIXe et XXe siècles.

<sup>7</sup> Louis Francoeur, «*Quand écrire c'était agir*: la série culturelle québécoise au XIXe siècle», *Voix et images*, 6,3 (printemps 1981): 453. Nous référerons souvent à cet article qui fait bien ressortir la construction particulière des écrits reconnus comme littéraires au XIXe siècle.

<sup>8</sup> *Ibid.*

selon l'écart qui sert à la distinguer par rapport à ce que la littérature peut être et se faire aujourd'hui pour le meilleur et pour le pire. Vu dans l'optique d'un tel anachronisme, pour les observateurs d'aujourd'hui, le XIXe siècle ne peut avoir produit de «véritables» romans ou essais, étant donné que son corpus ne résiste pas à l'analyse des traits pertinents qui servent maintenant à définir la «richesse formelle» de toute écriture, nécessaires pour la reconnaissance d'une légitimité, donc d'une littérature<sup>9</sup>.

Or, si, plutôt que de s'attarder avec de moins en moins de conviction et en déployant des moyens de plus en plus épuisés à montrer que les précurseurs, parce qu'ils étaient justement tels, ont malgré tout produit une sorte de littérature, un hybride qui se changera en «vraie» littérature plus tard, on s'intéressait aux pratiques littéraires de cette période pour elles-mêmes<sup>10</sup>, l'on verrait peut-être que, loin d'être anodin, le XIXe siècle constitue plutôt un lieu d'observation privilégié pour une analyse de tous les éléments nécessaires à une littérature qui peut évidemment prendre des formes différentes selon des temps et des espaces donnés. Ce qui n'est pas vain pour une meilleure approche, voire une meilleure compréhension des pratiques littéraires dans le Québec d'aujourd'hui, ni non plus pour renouveler le discours d'histoire sur la littérature du XIXe siècle par de nouvelles études qui tiendraient toutefois compte d'acquis déjà importants.

\*

La spécificité d'une littérature et, par conséquent, des activités qui la définissent comme telle peuvent être mises au jour par l'histoire de différentes manières, selon que l'on opère à partir de tel ou tel découpage de ce qui peut constituer le fait littéraire dans sa totalité. Les matériaux choisis et la construction historique de l'explication d'une spécificité sont fonction de ce découpage et, à cause de cela, leur pertinence ne peut être établie en dehors du cadre d'observation retenu explicitement ou implicitement. Par exemple, comme l'a montré Lucie Robert en mettant au jour l'histoire nationale derrière l'histoire littéraire de Mgr Camille Roy<sup>11</sup>, on ne peut comprendre les interprétations/observations sur les auteurs et leurs oeuvres, dans ce manuel, que si l'on sait qu'elles sont établies en fonction de la reconnaissance de leur partici-

<sup>9</sup> Sylvain Simard, «L'essai québécois au XIXe siècle», *Voix et images*, 6,2 (hiver 1981): 268.

<sup>10</sup> Comme le suggérait, entre autres, en 1977, Maurice Lemire, à partir de son projet du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, comme outil de travail de base («le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*», *Cahiers de la Société bibliographique du Canada*, 16 (1977): 18).

<sup>11</sup> Lucie Robert, *Le manuel d'histoire de la littérature canadienne de Mgr Camille Roy* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Edmond-de-Nevers», no 1, 1982), 196 p.

pation à l'élaboration ou à la consolidation de l'idée de nation que l'historien se fait, parce qu'il met l'accent sur la fonction référentielle de l'écriture et, qui plus est, sur sa dimension purement symbolique. Ainsi, il y aurait autant de manières de faire l'histoire de la littérature d'un temps et d'un lieu donnés qu'il y a de façons de découper le fait littéraire, vu comme le mode de communication par écrit dont la particularité et sa mise en valeur sont fonction des rapports sociaux relatifs à ces temps et espaces donnés.

D'une manière pratique, ces différentes façons de saisir la spécificité d'une littérature du point de vue historique peuvent être regroupées à partir du schéma de la communication suggéré par Roman Jakobson<sup>12</sup>, dans la mesure où l'on définit le fait littéraire comme un message linguistique particulier. L'accent mis sur la relation entre le message (le texte littéraire) et le destinataire (l'auteur) donnera lieu à une histoire plus particulière de la création littéraire; l'accent mis sur le code (la «grammaire» qui définit le texte comme littéraire), à une histoire de l'esthétique<sup>13</sup>; l'accent mis sur le destinataire (le lecteur), à une histoire de la réception<sup>14</sup>; l'accent mis sur le canal (ce qui permet la rencontre entre l'auteur et le lecteur), à une histoire de la production dans le sens plus restreint du terme qui réfère à une certaine «matérialité» (v.g. l'imprimé), et finalement, l'accent mis sur le référent (ce à quoi renvoie le texte littéraire dans la réalité historique), à une histoire de la médiation littéraire.

Nous aimerions donc faire un bilan analytique des différentes études qui ont choisi comme moment d'observation le XIXe siècle québécois et qui, à leur façon, c'est-à-dire selon le découpage dont elles procèdent, nous ont permis de saisir la spécificité de la littérature de cette période. Mise au jour, la spécificité de cette activité culturelle devrait non seulement nous faire mieux comprendre le XIXe siècle lui-même comme totalité historique, mais aussi nous permettre d'arriver à mieux saisir le sens des pratiques littéraires possibles qui peuvent avoir cours ailleurs et dans d'autres moments. Pour cela, il s'agirait en fait d'observer que ces pratiques sont parties prenantes du développement d'une littérature, compris non pas à l'intérieur de la fausse dialectique de l'avant et de l'après où l'avant ne peut être que la négation de l'après en étant toujours en retard sur lui, mais selon un schéma plus dynamique de l'histoire qui veut qu'un moment soit constitutif de l'autre et par conséquent ne puisse s'expliquer sans l'autre. Autrement dit, il est clair

<sup>12</sup> Roman Jakobson, «Linguistique et poétique» (1960), dans *Essais de linguistique générale* (Paris, Editions de Minuit, coll. «Points», no 17): 209-248.

<sup>13</sup> Une histoire de l'esthétique fort intéressante dans ce sens, mais peu connue ici, a été écrite par l'Italien Guido Morpurgo-Tagliabue, *L'esthétique contemporaine* (Milan, Marzorati éditeur, 1960), 635 p.

<sup>14</sup> Pour plus de détails concernant la nouvelle histoire de la littérature proposée par l'esthétique de la réception de Hans Robert Jauss, voir Manon Brunet, «Pour une esthétique de la production de la réception», *Études françaises*, 19,3 (hiver 1983-1984): 65-82.

que le XIXe siècle québécois n'est pas plus négligeable que le moyen âge français, la fin du XVIe siècle anglais ou même le XXe siècle québécois, pour nous aider à saisir ce que peut être ce qu'on appelle la littérature, l'art ou la musique, lesquels ne sont définissables et compréhensibles qu'à partir d'une connaissance des critères esthétiques qui leur ont donné tout leur sens à une époque et dans un espace donnés. Ce qui fait donc l'intérêt du XIXe siècle, c'est sa spécificité même qui nous renvoie au sens général attribuable aux pratiques littéraires par rapport à d'autres pratiques sociales, dans le sens où toute manifestation littéraire peut être considérée à la fois comme de la pré-littérature et de la néo-littérature, comme une parole et une langue qui se *fait*.

### ***La création littéraire: savoir et pouvoir***

La plupart de nos premiers travaux en histoire littéraire se sont fait connaître sous la forme générale d'études sur l'homme et l'oeuvre. Ainsi ont été scrutées un bon nombre des productions littéraires attribuées à un écrivain de l'époque bien qu'on attende encore des thèses sur Chapman, Rémi ou Jules Tremblay, Blain de Saint-Aubin et Routhier, pour n'en nommer que quelques-uns rapidement, et la grande majorité de nos essayistes. Ces travaux se présentent sous l'une ou l'autre de ces formes plus particulières: une biographie qui rend compte de toutes les activités sociales, littéraires et même familiales de l'individu-écrivain; ou une édition critique, des oeuvres publiées ou non de l'auteur, souvent précédée d'une biographie. Peu importe la forme empruntée, le but visé est le même: il s'agit de mieux faire connaître le personnage de l'histoire et, par là même, mieux nous faire comprendre et reconnaître son oeuvre qui, bien souvent, aux dires des biographes-critiques, n'a pas été appréciée à sa juste valeur. C'est une entreprise qui exige de longues et minutieuses recherches dans les archives familiales principalement (c'est d'ailleurs presque une condition *sine qua non* pour ce type d'étude) et dans les nombreux périodiques contemporains de l'auteur de même que dans les histoires (littéraires) ultérieures, dans lesquelles sont consignés les hauts et les bas faits de la vie de l'écrivain.

Or, comme il s'agit davantage de suivre à la trace un individu pour lui-même, ces études ont fortement tendance à rendre compte de leur personnage et de son oeuvre à travers une image qu'elles créent, amoindrissent ou renforcent de manière «positive» ou «négative». En effet, les meilleurs travaux dans le genre s'emploieront à faire admettre dans le Panthéon littéraire déjà reconnu un écrivain laissé pour compte parce que son oeuvre a été jugée jusqu'ici mineure, ou à le déclasser, ou à légitimer le jugement actuel porté sur lui et son oeuvre, à partir de documents qui avaient échappé à la vigilance du biographe précédent ou que le biographe avait volontairement écartés pour diverses raisons. Ainsi, tout le «côté» esthétique de l'oeuvre est défini par la capacité

personnelle de l'écrivain à faire de la littérature, compte tenu de ses origines indéniables et des contingences de sa vie quotidienne: nationalité, talent, études, voyages, travail et santé. C'est pourquoi tout le discours explicatif est organisé de sorte qu'après avoir exposé en détails les déboires et les succès inhérents à tous les niveaux de la vie de l'auteur, sans égard au «vécu» social de l'époque ou très peu, l'oeuvre littéraire produite apparaisse comme le résultat inévitable d'une conjoncture personnelle. D'ailleurs, l'ouvrage est souvent présenté en fonction de ce crescendo: la période de telle oeuvre majeure, celle de la transition ou du déclin, périodes jalonnées par les moments de fatigue, de tensions politiques, moments qui expliquent, selon une logique du hasard et de la nécessité qui, à la limite, peut reposer sur un déterminisme providentiel, la forme et le contenu des oeuvres trop souvent consacrées longtemps après le chant du cygne.

Certains de ces travaux, cependant, nous permettent d'avoir accès au champ plus large des pratiques littéraires relatives à toute une série culturelle. Il s'agit de ceux qui s'attardent plus particulièrement à un «animateur» de l'époque et pour lesquels il est inévitable de ne pas faire abstraction des activités de tout un groupe littéraire. Ce sont, la plupart du temps en ce qui nous concerne au Québec, des travaux récents: l'abbé Henri-Raymond Casgrain et le mouvement littéraire de 1860<sup>15</sup> et même Alfred Garneau qui, comme l'a montré Suzanne Prince<sup>16</sup>, s'est non seulement donné la peine de réviser l'*Histoire du Canada* de son père pour en présenter une quatrième édition «quelque peu» augmentée malgré les réticences d'un Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, mais qui a également revu et inspiré bon nombre des travaux de Casgrain, de Fréchette, de Buies et de Chauveau lui-même. Quand une étude centrée sur un écrivain réussit tout de même à rejoindre tout un milieu d'écriture, sa capacité de définir une esthétique particulière est plus grande, parce qu'elle arrive à rendre compte des conditions de production d'une oeuvre autrement que par le seul recours aux conditions dites objectives d'existence de son auteur, qui est pourtant inscrit socialement autrement que de par ses visées purement personnelles (v.g. ambitions politiques); ce qui n'enlève rien du crédit qu'on peut tenir à accorder à la soi-disant «bonne foi» personnelle dans l'écriture chez les auteurs retenus.

Néanmoins, quoique ayant leurs propres limites, comme toute autre analyse s'attardant à ne mettre en relief qu'un des éléments qui donnent lieu et sens à la communication littéraire, dans l'ensemble ces travaux sont relativement utiles. Dans le cas du genre plus étroitement biogra-

<sup>15</sup> Jean-Paul Hudon, *L'abbé Henri-Raymond Casgrain: l'homme et l'oeuvre*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1977, 638 p.

<sup>16</sup> Suzanne Prince, *Alfred Garneau: édition critique de son oeuvre poétique*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1974, 730 p.

phique, il nous a été permis de mesurer le rôle important joué tant par le politique que le religieux dans le processus de création et de légitimation des oeuvres du XIXe siècle. Nos Taché, Gérin-Lajoie, Marmette, Fréchette, comme bien d'autres, ont été étroitement liés de diverses manières aux différentes formes du pouvoir du moment, en tant que député, représentant du gouvernement à l'étranger, journaliste ou même simple traducteur ou bibliothécaire. Des travaux sur nos élites notamment<sup>17</sup> ont mis en relief cette parenté où savoir et pouvoir sont interreliés de manière particulière<sup>18</sup> et nous aident à mieux saisir la fonction illocutionnaire de la littérature du XIXe siècle, «*Quand écrire, c'était agir*»<sup>19</sup>, à travers des oeuvres comme celle de *Jean Rivard* où le «message» national défie toute forme dite «purement» littéraire. C'est cette parenté, pourtant si légitime à l'époque, qui peut nous faire croire à la non-existence d'une «véritable» littérature, alors que c'est précisément ce qui définit la littérature du moment. C'est à partir du critère esthétique spécifique engendré par ce type de rapport qu'est légitimée toute production écrite auprès des autorités religieuses en place<sup>20</sup>, des autorités gouvernementales qui ne peuvent par ailleurs faire fi des consignes définies par les premières, compte tenu de l'état des rapports entre ces institutions au XIXe siècle<sup>21</sup>, et inévitablement aux yeux des groupes littéraires eux-mêmes, dont les membres sont soit parties prenantes de, soit en relation étroite avec ces autorités.

De plus, grâce au labeur notoire de leurs auteurs, ces travaux biographiques donnent accès à une correspondance dont, malheureusement, la richesse n'est pas totalement exploitée, puisque leurs auteurs considèrent la littérature plus comme une affaire de coeur que comme une activité sociale et économique, comme le voulait la tradition dans la recherche en histoire littéraire il n'y a pas si longtemps encore. C'est pourquoi il n'est parfois pas inutile de retourner examiner le contenu des sources primaires dévoilées, entre autres, pour retrouver le contexte qui donne sens à une citation et qui est souvent plus révélateur que l'extrait lui-même, étant donné l'explication d'un autre ordre fournie

<sup>17</sup> J. Paul Grayson and L. M. Grayson, «Canadian Literary and Other Elites: the Historical and Institutional Bases of Shared Realities», *Canadian Review of Sociology and Anthropology*, 17,4: 338-356. Voir aussi l'étude détaillée de la profession et de la production littéraire de 58 auteurs du XIXe siècle faite par John E. Hare, «Introduction à la sociologie de la littérature canadienne-française du XIXe siècle», *L'enseignement secondaire*, 42,2 (mars-avril 1963): 21-46.

<sup>18</sup> Maurice Lemire, «Savoir et pouvoir: le cas du Bas-Canada», dans *Cette culture que l'on appelle savante* (en collaboration) (Québec/Montréal, Institut québécois de recherche sur la culture/ Editions Leméac, coll. «Questions de culture», no 1, 1981): 63-79.

<sup>19</sup> Louis Francoeur, voir note 7, *supra*.

<sup>20</sup> Voir plus loin dans cet article le rôle joué par la censure dans la production et la diffusion des ouvrages. Aussi pour une vue d'ensemble, Claude-Marie Gagnon, «La censure au Québec», *Voix et images*, 9,1 (automne 1983): 103-117.

<sup>21</sup> Voir les livres retenus par le Conseil de l'Instruction publique de la Province de Québec et, plus tard, par l'abbé Henri-Raymond Casgrain, pour être distribués dans les écoles depuis 1856-1857.

par le biographe pour appuyer son propos. De même, pour carrément mettre la main sur des documents élagués alors par des chercheurs préoccupés davantage d'établir des liens familiaux, de pénétrer dans la vie intime d'un individu que d'observer ce qui peut être au fondement des sociétés, des groupes littéraires de l'époque desquels participait l'individu pour être défini comme écrivain.

Dans le cas des éditions critiques, plutôt rares comme le soulignait David Hayne<sup>22</sup>, qu'il suffise de dire que plus il y en aura, plus nous serons capables d'étudier minutieusement le processus de socialisation particulier de la littérature au XIXe siècle. Quand on pense, dans le cas des poètes surtout (Fréchette, Le May, Chapman, Poisson), que la plupart de leurs poèmes, d'abord publiés dans les journaux, doivent souvent leur rassemblement dans une anthologie à une demande explicite d'un lieu de légitimation comme la Société royale du Canada, on est en droit de se demander dans quelle mesure les curieux nouveaux recueils de poèmes préparés à l'aide des anciens, n'ont pas été le fait d'au moins une demande « implicite ». C'eût été alors une exigence relative au renforcement de leur position d'écrivain à l'intérieur d'un groupe littéraire, et même de celle de tout un groupe par rapport à un autre. Seules des éditions critiques qui font état de toutes les conversions auxquelles a été soumis un texte « original » peuvent venir éclaircir une telle hypothèse sur la production particulière des oeuvres au XIXe siècle. Cette période, dans l'ensemble, se caractériserait par la non-autonomie des pratiques littéraires par rapport aux autres pratiques sociales (v.g. la politique), comme peut le laisser supposer une parenté explicite (transparente) entre savoir et pouvoir. Ce qui expliquerait, entre autres, l'absence d'éditeur dans le sens où on l'entend aujourd'hui.

### *La médiation: nation et littérature*

Au milieu des années soixante, un nombre important de travaux sera consacré aux rapports entre ce qu'on a appelé le littéraire et le social. Le « corpus » du XIXe siècle sera particulièrement privilégié dans ce genre d'études qui s'attache d'ordinaire à analyser un thème particulier dans une oeuvre, un genre ou même toute une série de textes, afin de mettre en relief les aspirations d'un groupe idéologique considéré comme dominant ou ascendant durant la période étudiée. C'est ainsi qu'ont été mises au jour l'image des Etats-Unis et de la France<sup>23</sup> exprimées dans nos journaux, et celle du Canada français à travers les

<sup>22</sup> D. Hayne, « Problèmes d'histoire littéraire du XIXe siècle québécois », 45-46.

<sup>23</sup> Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis, 1851-1905* (Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cahiers de l'Institut d'histoire », no 8, 1967), 499 p.; Guildo Rousseau, *L'image des Etats-Unis dans la littérature québécoise, 1775-1930* (Sherbrooke, Editions Naaman, coll. « Etudes », no 28, 1981), 356 p., thèse présentée en 1973; Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne, 1760-1815* (Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Armand Colin, coll. « Cahiers de l'Institut d'histoire », no 16, 1970), 401 p.

grands thèmes nationalistes de notre roman<sup>24</sup>, de notre poésie<sup>25</sup> et même de nos manuels d'histoire<sup>26</sup>, dont les plus «négatifs», pour reprendre l'expression d'alors, rejoignent l'esprit révolutionnaire du moment<sup>27</sup>. Bien que ces études procèdent toutes d'une lecture des productions littéraires de l'époque, elles n'ont pas tant pour objet véritable la littérature que la société même qui l'a produite. Aussi, se servent-elles abondamment de toute forme d'expression écrite, comme documents de premier choix qui représentent, reflètent en quelque sorte l'état «moral» (on pourrait dire aussi une espèce d'inconscient collectif) de la société, constituant ainsi des enquêtes sociologiques originales.

Mais la limite particulière de ces études pour une histoire littéraire tient surtout en fait à ce que bien souvent elles s'attardent à voir dans une oeuvre un thème, une «idée» alors à la mode et à l'interpréter de manière positive ou négative en fonction de la valeur qui lui est accordée à ce moment-là:

En suivant l'ordre chronologique nous trouvons des thèmes de deux ordres, les uns positifs, les autres négatifs correspondant aux deux périodes de notre histoire. Les premiers, particuliers au régime français, exaltent les qualités de la race qu'ils incarnent dans des héros ou des types. Les seconds, inspirés de la défaite et de ses séquelles, tentent de corriger l'histoire en lui donnant une interprétation favorable.<sup>28</sup>

Ce qui explique en partie l'intérêt marqué pour le XIXe siècle dans ce genre d'études, c'est peut-être justement le questionnement social qui a caractérisé la Révolution tranquille et qui portait essentiellement sur le problème de la reconnaissance des Canadiens français comme groupe social distinct, autonome et, pour cela, capable de se suffire à lui-même et d'aller de l'avant en se donnant de nouvelles institutions. L'accent mis sur une forme ou l'autre de patriotisme ou de nationalisme dans ces études thématiques, forme étouffée par le clergé et/ou l'ethnie anglo-

<sup>24</sup> Jean-Charles Falardeau, «Idéologies et thèmes sociaux dans trois romans canadiens du XIXe siècle», *Études françaises*, 2,2 (juin 1966): 133-161; Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français* (Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres canadiennes», no 8, 1970), 281 p., thèse présentée en 1966.

<sup>25</sup> Jeanne d'Arc Lortie, *La poésie nationaliste au Canada français, 1606-1867* (Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres québécoises», no 13, 1975), 535 p.

<sup>26</sup> Geneviève Laloux-Jain, *Les manuels d'histoire du Canada au Québec et en Ontario, de 1867 à 1914* (Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Histoire et sociologie de la culture», no 6, 1973), 250 p. Aussi, d'un point de vue plus méthodologique, voir Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920: la Nouvelle-France de Garneau à Groulx* (Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Les cahiers d'histoire de l'Université Laval», no 23, 1978), 474 p.

<sup>27</sup> Joseph Costisella, *L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française, de 1837 à la fin du XIXe siècle* (Montréal, Beauchemin, 1968), 316 p.; aussi, d'un point de vue plus particulier, voir Sylvain Simard, *Les problèmes de la culture québécoise dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, tels que vus par Arthur Buies*, mémoire de maîtrise, Université McGill, 1971, 108 p.

<sup>28</sup> Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, xii.

phone selon les diverses interprétations dominantes de notre histoire, avivée au XIXe siècle par l'exemple des révolutions française et américaine, n'est pas sans rappeler les enjeux au fondement de ce questionnement, comme le souligne d'ailleurs explicitement Maurice Lemire dans l'avant-propos de son étude sur *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*:

En fait, ce néo-nationalisme est-il la contrepartie ou tout simplement l'évolution du nationalisme traditionnel? La question est d'importance puisque de la réponse dépend l'acceptation ou le refus de notre passé. Les générations actuelles doivent-elles s'appuyer sur le legs des prédécesseurs ou tout rejeter pour recommencer à pied d'oeuvre? Pour répondre à cette question, il faut abandonner les partis pris et les préjugés et se mettre à l'étude du nationalisme traditionnel du Canada français.<sup>29</sup>

Quoiqu'il en soit, une fois cette limite licite reconnue, ces travaux nous permettent de saisir en partie ce qu'on peut appeler l'imaginaire social du XIXe siècle<sup>30</sup>. Ainsi, elles ont pu mieux nous faire comprendre dans un cadre général à quels espaces et temps sociaux pouvait nous renvoyer l'idée de nation particulière à cette période de notre littérature. Appuyée sur ces études, l'hypothèse qui voudrait que l'idée de nation soit constitutive de celle de littérature servirait peut-être à mieux expliquer pourquoi nous pourrions considérer que notre littérature débute seulement après la Conquête, mis à part le fait que l'imprimerie ne fait ici son apparition qu'en 1764, car après tout on parle bien de littérature française ou allemande, latine ou grecque, bien avant l'ère de Gutenberg... Serait-ce le lot des littéraires ou des sociologues, ou des deux, de nous fournir quelques réflexions là-dessus? Peu importe, pourvu qu'on réalise pour le moment, de part et d'autre, que le XIXe siècle québécois est un lieu privilégié pour observer comment se fabrique une littérature et, par conséquent, pour mieux comprendre ce qui en détermine le développement.

Une étude comme celle de Pierre Sallenave sur le roman canadien-français du XIXe siècle veut déjà aller plus loin. S'aidant de la théorie des archétypes développée par Charles Grivel dans *Production de l'intérêt romanesque* pour l'analyse des textes, l'auteur tente de montrer, dans le même sens que France Vernier, comment «le littéraire dit et dépasse l'idéologique»<sup>31</sup>. Bien que la tentative formulée de mettre au jour «les conditions qui ont présidé à l'avènement des textes au statut de 'Roman canadien-français' valorisé comme tel par l'Institution»<sup>32</sup>

<sup>29</sup> *Ibid.*, ix.

<sup>30</sup> Pour une vue globale, voir l'article de Léopold Lamontagne, «Les courants idéologiques dans la littérature canadienne-française du XIXe siècle», paru dans le numéro spécial de *Recherches sociographiques*, «Littérature et société canadiennes-françaises», 5, 1-2 (janvier-août 1964).

<sup>31</sup> Pierre Sallenave, *Essai de théorie littéraire: le roman canadien-français du dix-neuvième siècle*, thèse de doctorat, Université de Sherbrooke, 1978, 8.

<sup>32</sup> *Ibid.*, 70.

soit intéressante pour une reconstitution du code qui préside à l'élaboration des oeuvres, elle ne dépasse pas le cadre explicatif althussérien qui ne met en valeur l'institution littéraire qu'à travers une opposition en terme de classes où celle-ci est toujours perçue, sans autre variable que les rapports économiques, comme un appareil culturel au service de la classe dominante, peu importe la nature des rapports sociaux qui la définissent comme telle aux lieux et moments donnés<sup>33</sup>. Or, au XIXe siècle, au Québec, quel groupe social correspond au schéma classique de la classe dominante? Tout le propos de Pierre Sallenave consistera à démontrer que la littérature du XIXe siècle ne reflète pas les intérêts de l'élite canadienne-française qui la produit, comme on le pense, mais bien plutôt l'idéologie de la véritable classe dominante de la société d'alors, c'est-à-dire les Anglophones qui détiennent le pouvoir économique et au service desquels se trouve la classe dirigeante canadienne-française. Comment peut-on alors parler du «dépassement idéologique» d'une littérature? Cette thèse a toutefois le mérite certain de nous faire réfléchir sur ce qu'on doit entendre par une littérature «dominée», «dominante». Faudrait-il dire, par exemple, que nous avons été «dominés» ou «influencés» par l'institution littéraire française? Dans un cas comme dans l'autre, à quel type de rapports d'échange cela nous renvoie-t-il?

### ***La production: presse et livre***

Récemment, Yvan Lamonde nous faisait remarquer au sujet des derniers travaux sur l'histoire de l'imprimé au Québec qu'«à une recherche fragmentée en objets multiples on a substitué une cohérence qui fait de l'imprimé l'objet d'une histoire totale incluant tout autant sa production que sa distribution et sa consommation»<sup>34</sup>. Nous voudrions ici montrer comment l'histoire de la littérature au Québec, et plus particulièrement sur le chapitre du XIXe siècle, peut bénéficier d'une histoire de l'imprimé de plus en plus en mesure de nous apporter des éclaircissements sur la relation entre l'aspect symbolique (production de sens) et l'aspect technique de l'imprimé. L'histoire de l'imprimé est en effet de plus en plus appliquée à définir le rôle social de diffusion de l'imprimé avec des études surtout axées sur des lieux de diffusion privilégiés, comme les bibliothèques de collectivités et les librairies, sans pour autant que les lieux de production au sens restreint du mot, les imprimeries au niveau technique, soient négligés, car ils constituent le premier chaînon du long processus complexe de socialisation de la littérature.

<sup>33</sup> Voir à ce sujet Herbert Marcuse, *La dimension esthétique: pour une critique de l'esthétique marxiste* (Paris, Seuil, 1979), 83 p.

<sup>34</sup> Yvan Lamonde, «La recherche récente en histoire de l'imprimé au Québec», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec: aspects historiques, 18e-20e siècle* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Culture savante», no 2, 1983): 11.

On avait beaucoup écrit sur les premiers imprimeurs de Québec et de Montréal. Il s'agissait le plus souvent d'ouvrages biographiques<sup>35</sup> qui relataient les raisons qui les amenèrent à venir s'installer dans ces villes (c'était en majorité des anglophones), les difficultés qu'ils rencontrèrent pour y demeurer (pressions religieuse, politique ou simplement économique), qui ne sont pas très différentes de celles qui les forcèrent à abandonner les affaires. Il est cependant curieux de constater que lorsqu'on fait référence aux activités de ces imprimeurs, l'on s'en tient presque exclusivement à la place qu'ils ont occupée dans le milieu de la presse. Mais ce qui est surtout regrettable, c'est que, à cause de leur caractère biographique précisément, ces études ne parviennent malheureusement pas à rendre compte du véritable rôle de diffusion de la littérature joué par les journaux et les revues. Toutefois, on commence à s'intéresser davantage de ce point de vue à cette forme de publication importante de nos oeuvres du XIX<sup>e</sup> siècle qui n'avait jusqu'ici retenu l'attention que de peu de chercheurs<sup>36</sup>. En effet, une étude comme celle d'Aurélien Boivin sur «Les périodiques et la diffusion du conte»<sup>37</sup> s'avère non négligeable pour une analyse détaillée du processus de socialisation des oeuvres littéraires au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette analyse aurait pour tâche de justifier le rôle social joué par chacune des formes de publication; elle nous amènerait à réviser les critères de sélection et de classement des ouvrages dans nos bibliographies rétrospectives et, à un autre niveau, à revoir les catégories analytiques qui servent à la définition des genres littéraires de cette période. L'histoire de *la Presse* écrite par Cyrille Felteau<sup>38</sup>, envisagée sous cet angle, pourrait, elle aussi, s'avérer utile pour une histoire de la diffusion de la littérature à la fin du siècle.

Certes, depuis 1764, les journaux ont été, par excellence, le moyen de diffusion premier des idées politiques, religieuses et même plus strictement littéraires, défendues par divers groupes ou partis. Mais c'est comme si la publication sous forme indépendante, le livre, ne représentait pas une partie importante du chiffre d'affaires et du «capital» politique des imprimeurs. En effet, comment passer sous silence la production de milliers de livres scolaires<sup>39</sup>, de livres de littérature donnés en

<sup>35</sup> On se rappellera les nombreux articles écrits sur Fleury Mesplet. Voir Manon Brunet, *Documents pour une histoire de l'édition au Québec avant 1900*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1979, 278 p.

<sup>36</sup> Gérard Angers, *Un siècle de journalisme et son influence sur l'expansion de notre littérature, 1764-1864*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1944, 430 p.; Séraphin Marion, *Les lettres canadiennes d'autrefois* (Ottawa/Hull, Editions de l'Université d'Ottawa/Éditions «l'Eclair», 1939-1958), 9 vol. (les premiers volumes de la série principalement).

<sup>37</sup> Aurélien Boivin, «Les périodiques et la diffusion du conte littéraire québécois au XIX<sup>e</sup> siècle», *Études françaises*, 12, 1-2 (avril 1976): 91-102.

<sup>38</sup> Cyrille Felteau, *Histoire de La Presse, I: Le livre du peuple, 1884-1916* (Montréal, Editions La Presse, 1983), 401 p.

<sup>39</sup> Par exemple, Augustin Côté a imprimé 50 000 *Petit cathéchisme de Québec* en 1853, dont 30 000 ont été écoulés dans l'intervalle de deux mois et demi (Lettre de A. Côté à Louis-Edouard Bois, ASN, Fonds Bois, 5 (3), 29 juillet 1853).

récompense<sup>40</sup> imprimés chaque année par Léger Brousseau ou Augustin Côté de Québec, Beauchemin ou Cadieux & Derome de Montréal? Cette production paraît pourtant suffisamment importante aux yeux de l'Association des libraires-éditeurs, imprimeurs et relieurs de la province de Québec pour qu'elle envisage de présenter dans un mémoire ses griefs envers le gouvernement, qui songeait dans les années 1880 à créer un dépôt de livres public pour fournir lui-même les écoles de la province<sup>41</sup>. C'est pourquoi une étude comme celle de Yolande Buono<sup>42</sup> qui s'intéresse à tous les genres d'imprimés, dans toutes les étapes de leur fabrication (de la papeterie à la reliure) et de leur diffusion à Montréal en 1776 et 1820, nous semble si pertinente par rapport surtout aux études biographiques sur les imprimeurs qui la précèdent.

Des travaux qui parviendraient ainsi à rendre compte de tous les moments de la production des imprimés, à l'aide de listes qui consigneraient tous les lieux de production au sens restreint du terme, comme celle que nous propose Claude Galarneau à partir d'un dépouillement des annuaires de ville<sup>43</sup>, pourraient contribuer à nous faire comprendre les longs délais relatifs à la publication des ouvrages de «bonne qualité» typographique, qualité qu'exigeaient les auteurs du moment<sup>44</sup>. L'abbé Henri-Raymond Casgrain, par exemple, troque encore ses droits d'auteur pour être assuré d'une impression et d'un papier à l'épreuve des critiques et du temps... pour son ouvrage sur *Montcalm et Lévis* publié en 1891 par L.-J. Demers & Frère<sup>45</sup>. Ces délais étaient souvent dus à

<sup>40</sup> Par exemple, plus de 30 000 exemplaires de l'*Abrégé de l'histoire du Canada* de F.-X. Garneau ont été distribués entre 1857 et 1874 (Jean Gagnon, «Les livres de récompense et la diffusion de nos auteurs de 1856 à 1931», *Cahiers de bibliologie*, 1 (1980): 3-24).

<sup>41</sup> Association des libraires-éditeurs, imprimeurs et relieurs de la Province de Québec (Jean-Baptiste Rolland, président), *Réponse au dernier rapport de l'Honorable Surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec* [Montréal, Association des libraires-éditeurs, imprimeurs et relieurs de la Province de Québec, 1880], 14 p.

<sup>42</sup> Yolande Buono, *Imprimerie et diffusion de l'imprimerie à Montréal, 1776-1820*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Ecole de bibliothéconomie, 1980, 216 p.

<sup>43</sup> Claude Galarneau, «Livres et société à Québec, 1760-1859: état des recherches», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec...*, 133ss. Voir aussi dans Manon Brunet, *Documents pour une histoire de l'édition au Québec avant 1900*, une «Liste sommaire des éditeurs d'ouvrages de langue française au Québec avant 1900», liste qui sera complétée, dans une partie du présent travail de recherche exposé ici, par une liste des artisans du livre en activité à Montréal entre 1842 et 1876.

<sup>44</sup> Voir l'importance accordée par Alfred Garneau et Antoine Gérin-Lajoie à la présentation matérielle des *Miettes* (1869) de l'abbé Casgrain. Lettre de Alfred Garneau à Henri-Raymond Casgrain, ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 3 (0450), no 65, 22 février 1870: «ô le comble de l'art! Avoir fait tout ensemble un livre pour les délices de l'esprit et pour le plaisir des yeux!... En vérité, je vous le dis, il n'est pas un autre livre plus doux à regarder. Québec a dans son chef-d'oeuvre égalé Paris.» Lettre de Antoine Gérin-Lajoie à Henri-Raymond Casgrain, *ibid.*, no 64, 8 février 1870: «Quelle n'a pas été ma surprise en voyant que vous m'aviez dédié ce bijou poétique et typographique! [...] Je n'ai encore eu le temps de rien lire de ces pages si attrayantes, mais je les lirai tranquillement et à loisir, le soir, au coin du feu, en compagnie de ma femme et de mes petits enfants. Si ces derniers sont trop jeunes pour goûter les beautés poétiques de votre opuscule, ils goûteront au moins celle des gravures qui me paraissent d'une si grande perfection.»

<sup>45</sup> Contrat entre Henri-Raymond Casgrain et Louis-Joseph Demers, imprimeur de Québec, ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 16 (0463), no 92, 6 juin 1891; lettre de Casgrain à Demers, *ibid.*, no 51, 10 décembre 1891.

des difficultés d'approvisionnement - soit en papier, surtout avant 1882<sup>46</sup> (début des activités de la Compagnie de papier Rolland à Saint-Jérôme), soit en caractères d'imprimerie ou en encre - et à la qualité du matériel utilisé (presses mécaniques ou à vapeur)<sup>47</sup>. De même ces travaux nous éclaireraient sur les coûts de production élevés qui étaient assumés partie par les souscripteurs partie par l'auteur lui-même. Sur ce dernier chapitre en particulier, des études sur les conditions de travail des ouvriers du livre (les typographes, entre autres) pourraient nous aider à mieux saisir dans l'ensemble les conditions plus strictement matérielles de production des ouvrages. Ce serait le cas d'études qui analyseraient la nature des conflits de travail souvent survenus dans ce type d'industrie qui requiert une main-d'œuvre spécialisée (nécessité de savoir lire) exigeant un salaire plus élevé, comme en fait état la Commission royale d'enquête sur les relations entre le capital et le travail mise sur pied par le gouvernement canadien en 1886<sup>48</sup>. On pense aussi aux illustrateurs-graveurs<sup>49</sup> (voir l'apport marqué de la leggotypie popularisée par G.-É. Desbarats dans les années soixante-dix)<sup>50</sup> et aux relieurs qui s'étaient

<sup>46</sup> L'impression de la brochure de l'abbé Louis-Edouard Bois, *Notice sur M. Jos.-O. Leprohon, directeur du Collège de Nicolet, etc. etc.*, publiée en 1870 sous l'anonymat par Augustin Côté, constitue un exemple-type des délais causés par les difficultés d'approvisionnement en papier: «J'ai été retardé depuis quelque temps par l'attente de papier, la quantité que j'avais achetée en octobre dernier pour cette publication étant insuffisante. [...] J'ai donc demandé un supplément du dit papier, et pour l'avoir de même valeur, il m'a fallu attendre que l'eau des rivières fut remise un peu des altérations causées par la débâcle.» (Lettre de Côté à Bois, ASN, Fonds Bois, 5 (3), 6 mai 1870). Voir aussi le cas du volumineux ouvrage, la *Vie des Saints* (750 p.), de H.-R. Casgrain, imprimé en 1867 et publié en 1868 par G.-É. Desbarats: «Je suis fâché que le livre ne présente pas une meilleure apparence. Mon fournisseur de papier m'a trompé dans la qualité de celui pour ce livre. Enfin, une deuxième édition sera plus soignée et nous tâcherons d'y parvenir par le bon marché.» (Lettre de Desbarats à Casgrain, ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 3 (0450), no 27, 22 avril 1868); l'ouvrage n'a pas été réédité.

<sup>47</sup> Il est à noter tout le soin que l'imprimeur A. Côté de Québec met à informer le public de l'achat de nouveaux caractères d'imprimerie et d'une nouvelle presse, dans une brochure spécialement préparée à cet effet: *Epreuves de caractères de l'imprimerie d'Augustin Côté & Cie* (Québec, 1844), [s.p.].

<sup>48</sup> Fernand Harvey, *Révolution industrielle et travailleurs* (Montréal, Boréal Express, 1978), coll. «Histoire et sociétés», 347 p. (page 29 notamment). Aussi l'intéressante monographie de Stanislas-A. Lortie, *Compositeur typographe de Québec [...] d'après des renseignements recueillis sur les lieux en 1903* (Paris, Secrétariat de la Société d'économie sociale, 1904), coll. «Les ouvriers des deux mondes», 132 p. Ce texte a été republié et présenté par Pierre Savard, dans *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1968), coll. «Les cahiers de l'Institut d'histoire», no 11, 153 p. De même, les statistiques sur les différentes occupations dans l'industrie de l'imprimerie au Québec, les heures de travail et la moyenne des salaires, fournis par Alain Devost, *L'imprimerie au Québec* (Québec, Commission de la santé et de la sécurité du travail, 1982), chapitre 2: «L'Évolution de l'industrie de l'imprimerie québécoise de 1850 à nos jours».

<sup>49</sup> Denise A. Ostiguy, «L'illustration du livre au Québec» dans Georges-A. Chartrand, éd., *Livre, bibliothèque et culture québécoise : mélanges offerts à Edmond Desrochers, S.J.* (Montréal, ASTED, 1977), tome I: 99-111; Mary Allodi, *Les débuts de l'estampe imprimée au Canada* (Toronto, Royal Ontario Museum, 1980), 244 p.; John Russell Harper, *Early Printers and Engravers in Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 1970), 376 p. Aussi la non négligeable compilation faite par une équipe de chercheurs de l'Université Concordia: Hardy George, éd., *Art Index to Nineteenth Century Canadian Periodicals* (Montreal, Concordia University, 1981), 304 p.

<sup>50</sup> G.-É. Desbarats vint fonder à Montréal l'*Opinion publique* et le *Canadian Illustrated News* après s'être associé à l'un de ses employés, William-Augustus Leggo, qui avait inventé un nouveau procédé destiné à la reproduction des gravures et appelé depuis la «leggotypie» (J.-A.

acquis une solide réputation auprès de leurs confrères européens au XIXe siècle, entre autres, lors de l'Exposition de Paris en 1878<sup>51</sup>. Ce qui viendrait donner tout leur sens à d'autres études comme celle sur les relations imprimeur-écrivain de cette période<sup>52</sup>.

Les librairies et les bibliothèques constituent, comme nous le disions plus haut, des lieux de diffusion privilégiés. C'est pourquoi une analyse de leur politique d'achat de volumes est aussi utile pour une histoire de la production que pour une histoire de la réception des ouvrages. Qu'on songe au rôle direct que jouaient les autorités religieuses dans la sélection des stocks offerts au public : on se rappellera le cas du libraire Jean-Baptiste Rolland qui en 1857, voulant s'assurer la confiance, et ainsi les bénéfices, d'une clientèle qui en grande majorité craignait les représailles des autorités au sujet des mauvaises lectures, «demanda le secours d'un ecclésiastique». De même, dans le cas des fonds de bibliothèques paroissiales, comme l'a montré Marcel Lajeunesse<sup>53</sup> avec son étude sur l'emprise des Sulpiciens sur la vie culturelle des Montréalais au milieu du XIXe siècle à partir de l'exemple des cabinets de lecture paroissiaux qui constituaient alors de véritables «maisons de culture», dans le sens qu'ils se trouvaient des lieux de définition de la littérature par excellence auxquels se rattachaient divers regroupements de littérateurs chargés lors de conférences d'édifier le public-lecteur. La pratique courante de ce genre de contrôle nous amène à constater que la littérature offerte au public dans ces lieux de diffusion ne représente qu'une très faible partie de la production nationale.

Ainsi, faire l'histoire de la création et du développement de ces lieux, c'est être amené à rendre compte davantage de la réception des ouvrages, de la production d'un horizon d'attente culturel et plus proprement littéraire, que de la production effective. Jean-Louis Roy, pour

---

Mousseau, «Le journal quotidien illustré», *l'Opinion publique*, 9 mai 1872, 217); ce procédé servira également à l'illustration des ouvrages indépendants.

<sup>51</sup> Le relieur Lafrance, de Québec, obtint un prix à cette exposition, tandis que Louis Perrault de Montréal en reçut un pour ses ouvrages d'imprimerie (Anonyme, «L'Exposition de Paris», *l'Opinion publique*, 14 novembre 1878, 542).

<sup>52</sup> Maurice Lemire, «Les relations entre écrivains et éditeurs au Québec au XIXe siècle», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec...*, 207-224.

<sup>53</sup> Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle* (Montréal, Fides, 1982), 278 p. On peut faire remarquer aussi à titre d'exemple particulier que même les commandes de livres faites par l'abbé Casgrain étaient au moins examinées en France, même à la fin du XIXe siècle. Au bas d'une feuille de commande de la maison parisienne Gaume & Cie, avec qui transigeait la librairie Cadieux & Derome de Montréal, on lit: «Avec prière d'examiner ces Classiques en vue d'adoption par la Commission instituée par Mgr Bingi» (ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 16 (0463), no 192, 31 mars 1893). De même, la librairie Chaperon & Garneau, à la fin du siècle, était souvent visitée par nuls autres que le cardinal Bégin, Mgr Faguy, Mgr Gauthier et Mgr O.-E. Mathieu (Damase Potvin, *La librairie Garneau: le centenaire d'une maison historique, 1844-1944* (Québec, «L'Action catholique», 1944), 7).

sa part, qui a étudié les librairies Fabre et Crémazie-Garneau<sup>54</sup>, a tenté de saisir cette dimension de l'univers du travail de libraire, lequel n'est pas tout à fait dissociable de l'«univers des pouvoirs», comme nous avaient permis de le constater à un autre niveau les études centrées sur le travail de l'écriture lui-même, avant même qu'il devienne objet de socialisation.

L'analyse de contenu des catalogues de bibliothèques ou des inventaires des librairies<sup>55</sup> (s'ils ont été conservés), du point de vue de la place occupée par des oeuvres étrangères, surtout françaises en ce qui nous concerne, s'avère également intéressante. Elle permet de saisir la place qu'occupait sur le marché québécois du livre la production nationale par rapport à la production française<sup>56</sup>. De plus, parce que le contenu des librairies et des bibliothèques (de collectivité, d'institution ou même privées) est déterminé en fonction des besoins en éducation définis prioritairement par les autorités religieuses qui en ont la garde, l'analyse des catalogues des librairies et des bibliothèques nous permet de saisir l'esthétique légitimée de cette époque et diffusée, notamment, dans les collèges classiques<sup>57</sup>. Capable donc de se trouver des matériaux pertinents pour observer la production de la réception et même celle de l'écriture au niveau symbolique comme au niveau plus immédiatement matériel au XIXe siècle, l'étude de ces lieux de diffusion s'avère ainsi toute justifiée et d'autant plus dans le cas des librairies qui constituent souvent le noyau de la socialisation des ouvrages. Socialisation qui s'observe au niveau plus immédiatement matériel, surtout dans le cas où un atelier d'imprimerie est attaché à la librairie (ce qui permet aux commerçants de se présenter sous des appellations aussi

<sup>54</sup> Jean-Louis Roy, *Édouard-Raymond Fabre: libraire et patriote canadien (1799-1854)* (Montréal, Hurtubise HMH, 1974), coll. «Cahiers du Québec: histoire», no 17, 220 p.; *idem*, «La librairie Crémazie», dans Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, dir., *Crémazie et Nelligan* (Montréal, Fides, 1981), II-42.

<sup>55</sup> Nous avons maintenant des bibliographies et des travaux intéressants qui rendent possible ce genre d'analyse: Yvan Lamonde, *Les bibliothèques de collectivités à Montréal, 17e-19e siècle* (Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1979), 139 p.; les inventaires de la librairie Fabre, les catalogues de la librairie Crémazie-Garneau ont été analysés par Jean-Louis Roy, voir note 54, *supra*; le catalogue de Cadieux & Derome, pour sa part, est accessible, puisqu'il a été publié régulièrement par tranches dans le *Propagateur (des bons livres)*. Voir aussi les travaux de Jean-Pierre Wallot et John E. Hare à partir des livres de compte de Brown-Gilmore-Neilson, «Les imprimés au Québec, 1760-1820», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec...*, op. cit., 77-125.

<sup>56</sup> Les exportations et importations de livres peuvent être étudiées à partir des *Tables of Trade and Navigation of the Province of Canada* depuis 1850, étant donné qu'alors le transport maritime des marchandises constituait le seul moyen possible d'échanges commerciaux avec l'Europe. Cependant, les données qu'on peut y recueillir (en tonnage et livres sterling) doivent être interprétées prudemment du point de vue d'une histoire culturelle.

<sup>57</sup> Joseph Melançon, «La formation littéraire dans l'enseignement classique au Québec, de 1852 à 1968: problématique et méthodologie», *RHLQCF*, 2 (1980-1981): 84-92. Pour l'étude des bibliothèques individuelles, Yvan Morin, «Les bibliothèques privées à Québec d'après les inventaires après décès, 1800-1819», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec...*, 145-165; Yvan Lamonde et Daniel Olivier, *Les bibliothèques personnelles au Québec* (bibliographie) (Québec, Bibliothèque nationale du Québec, 1983), 129 p.

diverses que: libraire-imprimeur, imprimeur-éditeur, libraire-éditeur), quoique l'exemple de la librairie Crémazie nous renvoie de plus à un autre lieu de socialisation, celui pris en charge par les groupes littéraires.

### *La réception: censure et légitimation*

Si l'on considère les études de réception proprement dites, on remarque que ce sont les oeuvres du XIXe siècle qui ont donné lieu le plus souvent à la controverse ouverte (le roman<sup>58</sup>, le théâtre<sup>59</sup>, *Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau<sup>60</sup>) qui ont retenu le plus l'attention des historiens de la littérature. A partir d'un dépouillement exhaustif des chroniques de journaux (surtout de «droite», tels les *Mélanges religieux*, *la Vérité* et *l'Ordre*) et des archives religieuses (principalement celles qui ont été publiées, comme les mandements et les ordonnances des évêques), ces études tentent finalement de saisir l'expression du phénomène de censure qui s'observe à travers tout le réseau de diffusion de la littérature.

Pour mieux arriver à cerner ce qui légitime la pratique de cette forme de censure telle qu'elle se dessine au XIXe siècle québécois, vue comme un mode de contrôle efficace de la réception et de la création des oeuvres aux yeux mêmes des lecteurs et des écrivains qui en procèdent, nous pourrions ajouter à ces études des observations sur des oeuvres qui n'ont pas été censurées «explicitement», mais qui l'ont tout de même été de par leur légitimation, puisqu'elles participaient de la même définition de la littérature qui aurait pu servir à les condamner: Casgrain, Fréchette, La Rue et toute autre oeuvre qui a été la mieux reçue à l'époque. En somme, il faut voir que ces oeuvres ont la particularité par rapport aux autres d'avoir été pensées et diffusées au milieu de groupes littéraires dont les activités sont légitimées sans contraintes apparentes par le pouvoir (qui s'exerce par la censure notamment) et, par là, sont susceptibles d'être perçues favorablement. Or, qu'est-ce qui rapproche ces groupes des pouvoirs politiques et religieux qui exercent la censure de manière «positive» ou «négative»? Qu'est-ce qui fait que l'ensemble des écrivains acceptent de se soumettre au *nihil obstat*

<sup>58</sup> Yves Dostaler, *Les infortunes du roman dans le Québec du XIXe siècle* (Montréal, Hurtubise HMH, 1977), coll. «Cahiers du Québec: littérature», no 30, 175 p.

<sup>59</sup> Lorraine Camerlain, *Trois interventions du clergé dans l'histoire du théâtre à Montréal, 1789-90 et 1872-74*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1979, 186 p.; Jean Laflamme et Rémi Tourangeau, *L'Eglise et le théâtre au Québec* (Montréal, Fides, 1979), 355 p.

<sup>60</sup> *Centenaire de l'«Histoire du Canada» de F.-X. Garneau* (Montréal, Société historique de Montréal, 1945) (en collaboration). Paul Wyczynski et Pierre Savard préparent une édition critique de cette *Histoire*, qui connut quatre éditions pendant le XIXe siècle.

de ces hauts lieux de pouvoir<sup>61</sup>? Qu'est-ce qui fait que même le public le plus «ouvert» accuse si facilement réception de cette censure<sup>62</sup>, mises à part des raisons un peu faciles comme la peur de la sanction sociale, l'impossibilité de faire autrement? Si l'on revient à l'hypothèse des rapports entre savoir et pouvoir<sup>63</sup>, nation et littérature, on n'est peut-être pas loin d'avoir saisi ce qui doit engendrer une telle concertation dans les objectifs d'une définition de la littérature et de la production de sa réception ainsi que des moyens déployés pour les assurer.

De ce point de vue, l'étude des revues littéraires au niveau d'une analyse de leur politique de choix des pièces à publier est particulièrement éclairante. On sait que chacune de ces publications spécialisées, comme les *Soirées canadiennes*, le *Foyer canadien*<sup>64</sup>, l'*Album des familles* (Ottawa), étaient dirigées par divers groupes littéraires (définis selon des critères aussi variés que le lieu ou les relations sociales, la fonction esthétique promue, qu'il serait trop long d'explicitier ici) qui tentent, chacun à leur manière, de se créer et de s'appropriier un public-lecteur surtout pour la reconnaissance symbolique de leurs productions. Il serait possible, au moins dans les cas de la *Revue canadienne* et de *Canada-Revue* pour lesquels des documents pertinents peuvent être utilisés à ce sujet<sup>65</sup>, de saisir le public récepteur de la littérature publiée

<sup>61</sup> Même Arthur Buies recherche la consécration de ces milieux en faisant réviser ses textes par nul autre qu'Alfred Garneau qui, lui-même, est très près de Casgrain, dont il sollicite à grands renforts l'appui pour assurer une réception favorable à la publication de la quatrième édition de l'*Histoire du Canada* de son père qu'il prépare (S. Prince, *Alfred Garneau...*; voir aussi la lettre de A. Garneau à Casgrain, ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 10 (0457), no 86, 28 août 1883). Mais l'abbé craignait de se prononcer sur cet ouvrage discuté depuis sa première publication, d'autant plus que lorsqu'il avait publié une biographie de F.-X. Garneau à sa mort en 1866, A. Garneau, qui avait revu le texte comme à l'ordinaire, s'était permis certaines corrections qui mettaient Casgrain dans une position difficile: «Enfin dans le passage où vous parlez des lacunes qui existent dans l'oeuvre de mon père relativement au rôle du clergé, je me suis permis d'atténuer un peu l'expression. Il me semble qu'il n'est pas tout à fait juste de dire que mon père a mis en oubli le rôle sublime de nos missionnaires. Je conviens qu'il l'a fait peut-être trop peu ressortir; mais il ne l'a pas méconnu. L'*Histoire du Canada* est l'oeuvre d'un laïque: n'est-il pas assez naturel qu'il n'écrive pas comme les missionnaires jésuites ou comme Sagard, Charlevoix et l'abbé Faillon ou M. Ferland?» (Lettre de A. Garneau à Casgrain, ASQ, Fonds Casgrain, Lettres diverses, tome 2 (0449), no 39, 18 mars 1866).

<sup>62</sup> Voir le cas de *Canada-Revue*, périodique auquel collaborèrent à tour de rôle les Fréchette, Buies, Le May, Tremblay et Beaugrand. A partir du 11 novembre 1892, date de la condamnation épiscopale de Mgr Fabre, le *Canada-Revue* perdit très rapidement ses 4 000 à 5 000 abonnés, qui l'avaient pourtant si bien appuyé depuis deux ans dans ses attaques en règle contre certaines attitudes du clergé canadien.

<sup>63</sup> La censure n'est pas toujours ecclésiastique. Ou, plutôt, devrait-on dire, elle peut être fortement appuyée par les gouvernements civils, dans les mêmes termes qu'elle se pose pour les autorités religieuses. Pour revenir au cas de *Canada-Revue*, qu'il suffise de dire qu'au début de 1893 le Secrétariat provincial avait adressé à ses employés, qu'il soupçonnait de collaborer à la revue, une lettre officielle qui les priait de lui faire savoir s'ils collaboraient ou non à *Canada-Revue*. (Journaliste, «La Censure», *Canada-Revue*, 4,9 (mars 1893): 133-134).

<sup>64</sup> Réjean Robidoux, «*Les Soirées canadiennes*» et «*Le Foyer canadien*» dans le mouvement littéraire québécois de 1860, thèse de DES, Université Laval, 148 p.

<sup>65</sup> QMBM, fonds *Revue canadienne*, *Constitutions, notes des séances du 9 décembre 1863 au 22 janvier 1873*, [cahier s.p.]; *La grande cause ecclésiastique: le «Canada-Revue» vs Mgr É.-C. Fabre* (Montréal, John Lovell & Son, 1894), 343 p.; ANQ-M, Fonds Cour Supérieure de Montréal, «*Canada-Revue* vs Mgr Edouard-Charles Fabre, 1er janvier 1895, [32 p.]

dans ces périodiques et ailleurs même (car ces périodiques peuvent être des lieux de légitimation d'une esthétique dominante), à partir de la description du public visé faite par les dirigeants de ces revues. Songeons, par exemple, que la forme romanesque sous laquelle nous connaissons *Jean Rivard* est due en grande partie à l'orientation que les *Soirées canadiennes* avaient prise depuis 1861<sup>66</sup>. Ainsi nous verrions mieux que la réception et la création des oeuvres ne sont pas le résultat et le point de départ figés de la production d'une littérature. Elles sont des activités produites par les groupes littéraires et, pour cela, sont parties prenantes de la production d'une littérature, jouant à la fois le rôle de «résultat de» et de «point de départ de». L'exemple de *Jean Rivard* montre suffisamment comment la réception connue, parce que procédant du même code esthétique que celui qui sert à la création<sup>67</sup>, peut déterminer en quelque sorte les limites du cadre créatif; le procédé jouant aussi en sens inverse.

Les études quantitatives sur la réception ne sont pas négligeables pour autant. Jean-Marc Larrue nous a fait ainsi connaître les auteurs et les oeuvres préférés du public théâtral montréalais de la fin du XIXe siècle<sup>68</sup>, comme l'avait fait auparavant, entre autres, Baudoin Burger pour la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle dans l'ensemble du Québec<sup>69</sup>. Ces études utilisent abondamment les annonces publicitaires publiées dans les journaux locaux (soit dit en passant, ces documents sont souvent laissés pour compte dans les études sur la publication et la diffusion des oeuvres elles-mêmes)<sup>70</sup>, pour faire l'inventaire des pièces de théâtre retenues ainsi que des salles de présentation de même que des critiques qui rendent compte de la réception des oeuvres par les différents publics. A ce titre d'ailleurs, John Hare a récemment fourni une intéressante vue d'ensemble du théâtre au Québec avant 1920<sup>71</sup>, de sorte que maintenant nous pouvons dire que la réception du théâtre au XIXe siècle québécois est relativement bien connue. D'autres études quantitatives sont également intéressantes. Il s'agit, entre autres, d'une liste du nombre de livres de récompense distribués par les inspecteurs de l'Instruction publique dans toutes les écoles, liste compilée par le libraire Jean Gagnon<sup>72</sup>. Utilisée avec une liste détaillée des zones de

<sup>66</sup> René Dionne, *Antoine Gérin-Lajoie, homme de lettres* (Sherbrooke, Editions Naaman, 1978), coll. «Études», no 16, 248.

<sup>67</sup> Louis Francoeur, voir note 7, *supra*.

<sup>68</sup> Jean-Marc Larrue, *Le théâtre à Montréal à la fin du XIXe siècle* (Montréal, Fides, 1981), 141 p.

<sup>69</sup> Baudoin Burger, *L'activité théâtrale au Québec, 1765-1825* (Montréal, Parti pris, 1974), coll. «Aspects», no 24, 410 p. Nous reviendrons sur ce travail un peu plus loin dans cet article.

<sup>70</sup> *Le propagateur (des bons livres)* (1884-1913), dont nous avons déjà parlé, sert aussi à faire la publicité de plusieurs «bons» ouvrages canadiens: ceux de Tardivel, de Laure Conan, du Père Lacasse et la plupart des livres qui sont offerts en récompense dans les écoles et dont Cadieux & Derome, entre autres, sont dépositaires.

<sup>71</sup> John E. Hare, «Le théâtre comme loisir au Québec: panorama historique avant 1920», *Loisir et société*, 6,1 (printemps 1983): 43-70.

<sup>72</sup> Jean Gagnon, voir note 40, *supra*.

distribution attribuées à chacun des inspecteurs dans la province de Québec<sup>73</sup>, il serait possible de rendre compte de la diffusion/réception des oeuvres en dehors des grands centres de distribution.

Finalement, la réception des oeuvres littéraires du XIXe siècle à l'étranger, saisie à travers les divers échanges culturels avec la France notamment<sup>74</sup> (copie de manuscrits, envois de volumes par des groupes ou des individus, oeuvres québécoises soumises à des jurys littéraires français, expositions, achats de nos volumes, revue critique de notre production littéraire)<sup>75</sup>, peut s'avérer intéressante pour mieux comprendre le sens de ces relations, souvent interprétées comme un effet normal de la Conquête qui aurait occasionné un repliement sur soi de la nation canadienne-française qui cherchait à contrer la menace d'assimilation anglophone; ce qui expliquerait les efforts entretenus, même s'ils ont souvent avorté, pour maintenir des relations avec la France. Cette curieuse situation, où plus la dépendance entretenue est grande avec la mère patrie, plus est ressentie une autonomie certaine vis-à-vis de l'élément anglophone envahisseur, peut également être révélatrice de la définition de l'esthétique promue par des groupes littéraires soutenus par les pouvoirs civils et religieux en place ici, car les «missions» politiques sont souvent chargées d'intérêts plus proprement «littéraires»<sup>76</sup>. C'est pourquoi les études s'intéressant aux relations France-Canada

<sup>73</sup> Il s'agit du «Tableau indiquant la circonscription de chaque district d'inspection, donnant les noms des comtés ou parties de comté qu'elle renferme, le nombre de municipalités, la population, l'étendue du territoire, le nombre d'écoles en opération, la résidence et le salaire des inspecteurs», dans le *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec*, depuis 1856-1857. Il faut dire que ce qui rend possible le rapprochement entre les deux tableaux indiqués, c'est le fait que la liste des livres de récompense est établie selon le nombre de livres distribués par chaque inspecteur.

<sup>74</sup> Pour une vue d'ensemble de ces échanges, voir Sylvain Simard, *L'image du Canada en France, 1850-1914*, thèse de doctorat, Bordeaux, Université de Bordeaux III, 1975, 726 p. (cette thèse devrait être publiée, ne serait-ce que pour la rendre plus accessible ici); David Hayne, «Les lettres canadiennes en France», *Revue de l'Université Laval*, novembre 1961-février 1962, avril 1962 et octobre 1962; Armand Yon, *Le Canada français vu de France, 1830-1914* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1975), coll. «Vie des lettres québécoises», 235 p.; Louise Baudoin, *Les relations France Québec: deux époques, 1855-1910, 1960-1972*, thèse de DES, Université Laval, 1974, 196 p.

<sup>75</sup> L'agent français Edmond Farrenc était payé par nos gouvernements pour faire la promotion du Canada en France par l'analyse de nos ouvrages. Il était assisté principalement par l'abbé Casgrain et le libraire Bossange qui servait lui-même d'agent d'émigration. Au début des années soixante-dix, Farrenc faisait paraître des articles dans le *Constitutionnel*. Bien qu'il mourût incognito en 1875 (nous n'avons pas pu encore trouver aucune note biographique sur lui) tant ici qu'ailleurs, il joua un rôle assez important dans la production d'un horizon d'attente européen de notre littérature. Il chercha même à faire publier des oeuvres canadiennes en France. Voir la longue correspondance entretenue avec H.-R. Casgrain (ASQ); J.-P. Hudon en a aussi parlé dans sa thèse sur Casgrain (voir note 15, *supra*).

<sup>76</sup> Rappelons les visites rendues par Marmette et Faucher de Saint-Maurice à Xavier Marmier. Ce dernier tenta, entre autres, de faire couronner par l'Académie l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau (Jean Ménard, *Xavier Marmier et le Canada* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1967), coll. «Vie des lettres canadiennes», 210 p.; Xavier Marmier, *Journal, 1848-1890* (Genève, Librairie Droz, 1968), édition critique de Eldon Kaye, 2 vol., 389 et 420 p.). Voir aussi Elisabeth Revai, *Alexandre Vattemare, trait d'union entre deux mondes* (Montréal/Paris, Editions Bellarmin/Desclée de Brouwer, 1975), coll. «Essais pour notre temps, section d'histoire», no 2, 221 p.

peuvent, de ce point de vue, nous permettre de saisir paradoxalement non seulement la réception effective de nos oeuvres en France, mais aussi la réception possible de ces mêmes oeuvres au Canada français, puisqu'elle est en partie dictée par un code esthétique commun qui origine de groupes littéraires européens, quoiqu'il soit récupéré ici à des fins nationales<sup>77</sup>.

### *L'esthétique: reconnaissance d'une légitimité*

On a beaucoup parlé dans nos histoires littéraires du rôle des influences françaises sur le développement de notre littérature<sup>78</sup>, surtout au niveau de la «forme», influences qui auraient été la cause du retard certain des lettres canadiennes-françaises; ainsi s'expliquerait le fait que nous ne pourrions parler de véritable littérature québécoise qu'à partir des années quarante. En fait, cette conception - également formulée au sujet de notre retard économique -, qui tient à ce que les influences soient toujours subies et par conséquent paralysantes (par opposition à mobilisatrices), explique pourquoi, dans l'ensemble, on accorde peu d'importance à mettre en relief la spécificité légitime de la littérature du XIXe siècle québécois. Il faudrait peut-être enfin réaliser que le pro-romantisme de la littérature québécoise est plus que de la pré-littérature.

Dans cet esprit, il est normal que l'on se soit peu attardé à tenter de saisir la dimension esthétique d'une littérature «utilitaire», si «circonstancielle», comme celle du XIXe siècle. Certes, il nous a été donné d'avoir accès à la littérarité d'une oeuvre en particulier, mais en général, c'est par le biais d'études axées sur la biographie, comme nous l'avons vu au début, et qui ne nous permettent que très rarement de mettre en lumière l'esthétique relative aux pratiques de tout un groupe littéraire et encore moins de toute une série culturelle. Ce qui pourrait être admissible d'une certaine manière pour les productions d'avant 1860 qui sont souvent l'oeuvre d'individus relativement isolés (comme l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau), s'il faut périodiser, mais il arrive que ces études s'intéressent surtout aux productions d'après cette période.

<sup>77</sup> Pour compléter ce propos, voir l'intéressante thèse de doctorat de Margery Fee, *English-Canadian Literary Criticism, 1890-1950: Defining and Establishing a National Literature* (Toronto, University of Toronto, 1981), 531 p. Nous avons malheureusement peu d'études sur l'histoire de la critique littéraire au Québec, comme sur notre histoire littéraire elle-même: Paul Wyczynski, «Histoire et critique littéraires au Canada français», *Recherches Sociographiques*, 5,1-2 (janvier-août 1964): 11-51; Janine Boynard-Frot, «Les écrivains dans l'histoire littéraire québécoise», *Voix et images*, 7,1 (automne 1981): 147-167. Nous renvoyons aussi à l'essai du XIXe siècle, moins connu mais très pertinent de Charles Savary, «De la critique littéraire au Canada», *Le Canadien*, 24-27 septembre et 1er octobre 1884, repris dans Charles Savary, *Feuilles volantes* (Ottawa, W. T. Mason, 1890), 19-103.

<sup>78</sup> Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada, 2: études et problèmes, avant et depuis la Cession* (Montréal, Beauchemin, 1918), 375 p.

De plus, si le genre romanesque a toutefois retenu notre attention à ce sujet<sup>79</sup>, il faut cependant reconnaître qu'il ne représente qu'une très faible partie de l'ensemble de la production littéraire par rapport aux contes et récits, à la poésie et à l'essai. D'ailleurs, une des marques les plus visibles que nous ne soyons pas encore parvenus à définir la littérature du XIXe siècle se trouve dans la difficulté que la bibliographie éprouve à faire état de la littérature de l'époque, au niveau du classement des oeuvres par genre notamment, montrant par là la difficulté de cerner ce qui est littéraire par rapport à ce qui ne l'est pas, donc à savoir ce qui doit être retenu. Par exemple, la minutieuse et indispensable *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIXe et XXe siècles*<sup>80</sup> ne retient que les textes en prose, alors que nous savons que, au XIXe siècle en particulier, plusieurs auteurs se permettaient d'utiliser le genre dit «poésie» pour faire des «essais», dont les plus intéressants et sûrement non négligeables pour une histoire de cette période portent sur la littérature: ses conditions de production, de publication et de réception (v.g. les textes de Joseph Quesnel au début du siècle, reproduits dans le *Répertoire national*).

En fait, cet exemple ne se veut point du tout limitatif. Il veut simplement servir à montrer qu'en général, si l'on s'était questionné vraiment sur les fondements de la littérature au XIXe siècle depuis qu'on en parle, en faisant appel à tout ce qui constitue le fait littéraire (toutes les dimensions de la communication littéraire), plus que sur des apparentes significations mises à jour à travers les oeuvres seulement, on aurait autrement envisagé le tri et le classement de nos données bibliographiques (qui ne sont, en passant, jamais données en tant que telles mais qui dépendent d'une construction de l'objet visé). On aurait alors mis l'accent en priorité sur le genre dit «essai» qu'on retrouve partout et sous des formes poétiques très diverses: prose («roman», mandements, manifestes), vers (épîtres, envois); dialogue (théâtre à thèse, catéchisme), monologue (conte, discours politique, sermon). Une telle évidence saute aux yeux dans la liste des oeuvres québécoises empruntée au *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* et reprise dans l'ordre chronologique par Sylvie Tellier<sup>81</sup> qui, pourtant, en plus de ne pas inclure les lieux d'impression et les noms des imprimeurs, ne se soucie guère de distinguer les différentes formes de l'essai (reproche

<sup>79</sup> Henri S. Tuchmaier, *Évolution de la technique du roman canadien-français*, thèse de doctorat, Université Laval, 1958, 370 p. (cette thèse devrait aussi être enfin publiée); Pierre Sallénave, voir note 31, *supra*; Javier Garcia-Mendez, «Les romanciers du siècle face à leurs romans: notes pour la reconstitution d'une argumentation», *Voix et images*, 8,2 (hiver 1983): 331-343.

<sup>80</sup> Par Pierre Cantin, Normand Harrington et Jean-Paul Hudon (Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1979), coll. «Documents de travail du CRCCF», nos 12-16, 5 vol., 1 254 p.

<sup>81</sup> Sylvie Tellier, *Chronologie littéraire du Québec, 1760 à 1860* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982), coll. «Instruments de travail», no 6, 349 p.

tout à fait licite, nous semble-t-il, quand on regarde les tableaux compilatifs par genre présentés à la fin de la bibliographie).

Il semble en effet difficile, voire impossible par nécessité épistémologique, d'observer le fait littéraire sans procéder à un découpage de l'objet. Mais lorsque ce découpage n'est pas explicité, l'analyse proposée perd son sens pour une histoire littéraire, parce qu'elle ne renvoie pas en dernière instance à la réalité d'une totalité. Ainsi, au lieu de contribuer directement à une meilleure compréhension d'une littérature dans un temps et un espace donnés, comme celle du XIXe siècle, des études constituent chacune à leur manière des histoires d'autre chose que de la littérature: histoire des hommes, histoire des mentalités, de l'imprimé ou de la lecture. En fait, ce qu'il faudrait dire, c'est que toutes ces histoires, entièrement légitimes par ailleurs, ne peuvent prétendre être utiles directement à une histoire littéraire ni encore moins être des histoires littéraires que si elles sont capables d'identifier à travers leurs observations ce qui peut le mieux rendre compte de la spécificité du fait littéraire de la période étudiée. Autrement, il revient à l'historien de la littérature de mettre en valeur, comme nous avons tenté de le faire ici, le découpage particulier duquel procède chacune de ces études, qui ont leur valeur propre, ne serait-ce qu'au niveau des documents utilisés, dans les cas, par exemple, où l'on procède à partir d'une définition figée, transcendante de la valeur littéraire<sup>82</sup>, pour reconstruire les pratiques littéraires d'un moment qui ont donné lieu à ce qu'on peut appeler une littérature.

Il apparaît donc que si l'on définit le fait littéraire comme une totalité à saisir à travers le temps et l'espace, l'histoire de la littérature qui en rend compte doit être en mesure de trouver des lieux privilégiés d'observation pour éviter de se présenter sous la forme d'un assemblage érudit, plaqué d'observations faites à divers niveaux, où immanquablement une histoire sert de toile de fond à une autre et ainsi de suite jusqu'à l'oeuvre, comme dans le cas plus visible des discours qui considèrent le «facteur» social comme déterminant du littéraire. Ce qui revient à ne pas considérer le fait littéraire comme une totalité où chacune de ses dimensions est constitutive de l'autre, vue dans un rapport plutôt dynamique.

L'entreprise n'est pas irréalisable si l'on revient au cas du XIXe siècle québécois. L'étude de Baudoin Burger, par exemple, nous paraît fort stimulante de ce point de vue. L'auteur parvient à saisir ce qu'est le théâtre, comment il se *fait* dans tous ses aspects, au Québec entre 1765 et 1825, à partir de la notion de production littéraire entendue ainsi:

<sup>82</sup> Voir à ce propos la critique formulée récemment par Claude Lafarge, qui reprend l'argumentation de Pierre Bourdieu, *La valeur littéraire: figuration littéraire et usages sociaux des fictions* (Paris, Fayard, 1983), 354 p.

Le principe de base de cette histoire littéraire se rattache à cette notion selon laquelle un texte est le produit de tout un ensemble de conditions spécifiques, et non le produit du hasard ou d'un quelconque individu ayant reçu, on ne sait comment, cette faculté miraculeuse qui s'appelle le génie. Aussi analyserai-je les conditions objectives de la production non seulement des textes écrits dans une forme dramatique, mais de tous les éléments formant l'activité théâtrale qui est considérée pour le moment comme un tout autonome. J'appelle conditions objectives les conditions matérielles, pour différencier d'avec les idéologies et la culture ambiantes et pour ne pas considérer l'influence des individus, mais celle plus concrète de groupes représentatifs ou d'institutions sociales. Enfin, si je décompose l'activité théâtrale en elle-même sans m'intéresser d'abord aux domaines économique, social et politique qui la déterminent globalement, c'est pour montrer plus clairement le genre de relation qui existe entre ses divers éléments. Ayant posé des jalons tout au cours de l'étude, je pourrai alors, en conclusion, montrer ce déterminisme des autres domaines sur le domaine culturel.<sup>83</sup>

Certes, on peut être plus ou moins en accord avec les conclusions auxquelles arrive l'historien et même avec son parti de ne pas considérer les idéologies comme une matérialité au même titre que ce qu'il désigne sous le terme de conditions «matérielles», mais il n'en reste pas moins qu'il parvient, même en utilisant la notion de «déterminisme», à rendre compte de toute l'*activité* théâtrale du moment. Il va la chercher dans tous les lieux qui y participent (collèges, bibliothèques, sociétés littéraires, salles de spectacle) et qui constituent autant de lieux d'observation privilégiés des rapports sociaux qui sont au fondement de la définition et de la légitimation d'une esthétique.

Ainsi, l'esthétique littéraire peut être saisie à travers ses multiples dimensions et, pour cela, une histoire de la littérature ne doit négliger aucune piste (objet d'analyse), aucun genre de documents primaires. Entre autres, une histoire des collèges classiques du point de vue de la formation littéraire qui y est dispensée et une histoire de l'éducation en général<sup>84</sup> nous font découvrir à la fois ce qui peut motiver l'acte d'écriture et ce qui définit le code commun utilisé par les destinataires et les destinataires du «message» littéraire. De même, des analyses de contenu des périodiques, telle celle de Lois Robinson à propos des *Mélanges religieux*<sup>85</sup>, devraient être plus nombreuses.

<sup>83</sup> B. Burger, *L'activité théâtrale au Québec, 1765-1825*, 21-22.

<sup>84</sup> Claude Galameau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)* (Montréal, Fides, 1978), coll. «Bibliothèque canadienne-française, histoire et documents», 287 p.; Allan Greer, «L'alphabetisation et son histoire au Québec: état de la question», dans Yvan Lamonde, dir., *L'imprimé au Québec...*, 27-51; J. Melançon, voir note 57, *supra*; Max Roy, «Résultats partiels d'une analyse du discours des étudiants, de 1852 à 1880», *RHLQCF*, 2 (1980-1981): 93-98.

<sup>85</sup> Lois Robinson, *Les «Mélanges religieux» et la littérature*, mémoire de maîtrise, Université Laval, 1976, 138 p.

Comme on a pu le voir, peu importe la dimension, le découpage privilégié, il est toujours possible d'arriver à saisir la réalité littéraire totale à travers le complexe de relations qui donnent sens à cette dimension et peuvent être observables par le choix de documents pertinents et bien exploités. Faire l'histoire de la littérature du XIXe siècle est intéressant à l'heure actuelle, peut-être précisément parce qu'on n'est pas encore parvenu à réaliser une synthèse heureuse de toutes ces études partielles auxquelles nous avons référé le lecteur. Ces études sont autant de précieux acquis pour une telle entreprise, dans la mesure où on les lit en essayant de mettre en relief, à l'aide d'un objet d'analyse privilégié dans le meilleur des cas, la spécificité de la littérature du XIXe siècle quand ce n'est pas déjà fait.

C'est du moins à la nécessité d'une telle synthèse que nous conduit une histoire critique, dans le sens d'explicative, de notre histoire littéraire fragmentée, dont la méthode et les outils d'investigation ici analysés devraient nous éclairer sur les concepts qui servent à justifier les découpages dont tout discours historique sur la littérature procède et à partir desquels il peut nous faire connaître, par ce biais, le XIXe siècle, par exemple, ces lettres canadiennes d'autrefois qui n'ont rien à envier à une quelconque littérature française ou même à la littérature québécoise d'aujourd'hui. L'histoire littéraire, par la mise au jour de la spécificité de ces littératures légitimées en fonction des rapports sociaux relatifs à des temps et espaces donnés, contribue à mieux nous faire saisir ce qui est au fondement de l'originalité de chacune d'elles, contemporaine ou non, étrangère ou pas, découvrant ainsi leur valeur esthétique intrinsèque; ce qui n'est pas sans intérêt pour ceux qui cherchent encore des chefs-d'oeuvre. C'est ainsi, croyons-nous, que l'histoire littéraire, qui en observant le particulier parvient à toucher l'essentiel, peut obtenir du crédit auprès de la théorie littéraire, de même qu'auprès de l'histoire nouvelle des Febvre, Braudel, LeGoff et Duby, cette histoire qui a su d'ailleurs poser des questions tant à l'économie, la sociologie, l'anthropologie qu'à la critique littéraire elle-même.